

notre position ambiguë par rapport au « mouvement révolutionnaire », au SR, au « mouvement » étudiant...). Les scissions avec la troisième tendance et avec le créachisme, courants fondamentalement petits-bourgeois, sont le prix que nous avons dû payer pour notre affirmation comme courant du prolétariat, alors que le processus de cet arrachage est loin d'être achevé. Il n'y a pas de solution miracle sur ce plan : nous ne serons effectivement de plain-pied dans le léninisme comme théorie de l'organisation révolutionnaire et stratégie de la révolution que lorsque nous aurons définitivement tué la JCR en nous et transcrit de façon définitive à l'intérieur de la classe ouvrière même. (Tel fut d'ailleurs le schéma de la transcroissance de la fraction bolchévique, d'organisation essentiellement intellectuelle d'avant-garde avant 1905, en organisation prolétarienne de masse après 1905). Il faut aussi comprendre dans ce cadre la signification de la lutte contre le spontanéisme et les groupes spontex. En menant ce combat, c'est aussi et peut-être surtout contre nous mêmes que nous nous battons, contre ce que nous cherchons à abolir en nous, et ce qui nous freine dans notre longue marche vers le cœur de la classe ouvrière. Cela s'est bien vu dans la lutte contre la mino.

UNE PRATIQUE EMPIRIQUE SUR LE TERRAIN DE LA CONSTRUCTION DU PARTI REVOLUTIONNAIRE.

Nous n'avons pas fait, depuis Mai 68, les progrès qu'il aurait fallu dans l'analyse du paysage de l'AG en France, de la nature et des possibilités d'évolution des groupes qui s'y affrontent, par conséquent de la place que nous devons leur assigner dans la perspective de construction du PR. Sur ce plan, le triomphalisme a joué un rôle de frein, pour autant que, tout entier tourné vers les tâches d'autoproclamation et d'auto-développement de notre courant, il rejetait de fait, sinon en principe, dans une zone d'ombre indistincte les autres courants voués à la mort violente ou à une agonie honteuse, selon nos diagnostics implicites de l'époque. Ce n'est pas pour rien que les premières (et à vrai dire les seules) analyses un peu sérieuses des groupes adverses, celles de Tisserand dans « Unité et unification des révolutionnaires » sont apparues au moment même où nous avons commencé à percevoir les dangers de la manière triomphaliste. Mais, à vrai dire, ces analyses étaient moins conçues dans la perspective stratégique de construction du PR qu'en fonction des visées conjoncturelles (constitutions d'« axes » au sein de l'extrême-gauche, perspectives de l'unification avec LO), et elles y trouvaient leur limitation. L'analyse —capitale— du phénomène spontanéiste y faisait défaut, par exemple. Par conséquent, au vu des problèmes nouveaux que nous rencontrons à l'heure actuelle, par exemple sur le terrain du SR, ces analyses doivent être prolongées et diversifiées, de façon à ce que nous puissions d'emblée les relier au cadre général de la construction du PR en France.

Les expériences que nous avons connues jusqu'à présent sur le terrain de la construction du parti ont été infiniment parcellaires et n'ont jamais été replacées correctement dans le cadre général d'une stratégie qui, dans ses modalités tactiques, reste encore, pour la plus grande part, à élaborer.

Par exemple, il est certain que les affaires Garaudy et Tillon ont été perçues par nous, et à juste titre contrairement à LO par exemple, comme des événements qui posaient la question du parti révolutionnaire en France. Mais dans l'appréciation de la signification et de la portée immédiate de ces affaires et des remous qu'elles engendraient dans le PC et à son pourtour, nous avons été passablement légers et schématiques ; au lieu de replacer ces événements dans la perspective de construction du parti révolutionnaire, ce qui nous aurait contraints nécessairement à les relativiser

nous avons quasiment induit une stratégie de construction du PR de ces

ruptures bruyantes —surtout celle de Tillon— remettant implicitement en honneur la vieille théorie entriste des « pans entiers » : « avec Tillon et ses camarades, nous construirons le Parti et l'Internationale ». Cela n'est pas très grave tant que nous allions à cette tendance à nous emballer à toute occasion la promptitude et la virtuosité dans la correction des trajectoires... Mais cela montre une fois encore que notre pratique, sur des questions stratégiques reste fortement teintée d'empirisme, avec les tentations opportunistes et centristes permanentes que cela implique (souvenons nous de la mésaventure du MR comme modèle du genre et exemple de la fragilité de nos attaches réelles au léninisme).

Les leçons du débat d'unification avec LO sont semblables : il n'est pas certain que nous ayons entièrement maîtrisé les données de principe et de stratégie qu'impliquait le processus que nous enclenchions, du moment que nous lançons la perspective d'unification avec LO. Nous n'avons pas forcément été fidèles à tout instant à la manière léniniste et avons parfois abordé le débat sous l'angle plus *politicien* ou *politicard* qu'autre chose, raisonnant sur un terrain d'efficacité immédiate, de concessions réciproques, invoquant la nécessité de la souplesse dans une affaire semblable et les exigences d'un jeu tactique subtil (cf. le protocole d'accord).

Fondamentalement, ces façons un peu tortueuses et secrètes indiquent que nous n'avons pas encore totalement renoncé à un conciliationnisme semblable à celui du jeune Trotsky, ni liquidé définitivement en nous le centrisme au profit d'un bolchévisme d'airain. Plus d'une fois, dans ces discussions périlleuses menées en catimini, nous nous sommes tenus à la limite des concessions de principe (journal commun avant la fusion), justifiant cette attitude par des arguments purement opportunistes et centristes, (difficulté à rompre sur des points relativement mineurs, volonté de ne pas paraître sectaires...).

Surtout, nous avons présenté cette affaire plus sous l'angle d'une « opération » limitée dans le temps et dans l'espace, un « bon coup » à tenter en quelque sorte, comme la campagne Krivine, par exemple, que dans ce qui aurait dû être son cadre naturel et éducatif, c'est-à-dire la dynamique de construction du PR. D'où le type de justifications avancées pour cette affaire (cela fera du bruit sur le terrain de l'AG, cela servira d'exemple...) qui souvent n'étaient pas très éloignées de celles qu'avançaient LO après Mai 68 pour asseoir son argumentation en faveur d'un vaste « parti » de l'extrême-gauche.

Enfin, c'est lorsque nous avons été contraints de replacer quelque peu tout de même cette opération dans un cadre plus vaste que s'est avérée toute la fragilité de notre stratégie de construction du PR. Spontanément, c'est en termes « d'unité et d'unification des révolutionnaires » c'est-à-dire toujours sur les franges du centrisme et du conciliationnisme que nous avons raisonné, et non d'emblée en termes de construction du PR.

Cela s'est bien vu dans la façon dont le camarade Tisserand et d'autres et sa suite ont pratiquement induit de l'opération LO toute une tactique de construction du PR par « dégagement du champ politique de l'extrême gauche » par brisure successive des groupes vestiges : d'abord LO parce que ce sont les plus faibles, puis les lambertistes... Cette idée a connu une vogue particulière à la CN de décembre. Pour autant que l'on ne restituait pas dans le cadre général des données variables et nombreuses intervenant dans la stratégie du PR en France (estimation de la période, avenir du PC, du PSU...) cette tactique forcément passagère et parcellaire de « dégagement du champ politique de l'extrême-gauche », on aboutissait à des généralisations